



N° BLA/14 - 8 novembre 1958

REFLEXIONS SUR LA MORT D'UNE EGLISE

J. Corbon

Nous ne donnons ci-après que les conclusions d'un excellent article du P. J. CORBON P. B. à paraître sous le titre de, "Réflexions sur la mort d'une Eglise" dans la revue "Proche-Orient Chrétien"; éditée sous la direction des professeurs du grand séminaire Sainte Anne à Jérusalem.

Ces réflexions sont nées, nous dit l'auteur, au confluent de deux séries d'événements : l'évolution accélérée de l'Orient arabe durant la dernière décade, la nouveauté de la position des chrétiens dans cette révolution, l'unification en marche du monde arabe musulman, d'une part, et d'autre part, l'acuité du drame algérien et l'histoire de l'Eglise au Maghreb africain.

D'ailleurs, une citation de Saint Jean Chrysostome nous plonge aussitôt dans le drame :

"quand vous entendrez dire que telle église a sombré, que telle autre est ballottée par la tempête, écrasée par des vagues furieuses, qu'une autre est en proie à des maux sans remèdes, que celle-ci a un loup pour pasteur, celle-là un pirate pour pilote, cette autre un bourreau pour médecin, affligez-vous. Car on ne saurait supporter de telles choses sans douleur. Affligez-vous, mais imposez à votre chagrin une mesure" (2ème lettre à Olympias 1-3 trad. PR. E. Legrand, collect. "Les moralistes chrétiens" 1924, 190) -

Souffrances et afflictions, parce que le Christ est persécuté dans ses membres, mais aussi "éveil à une vue plus lucide de la réalité".

Cette petite synthèse nous aidera à "comprendre". Au Maghreb particulièrement, l'histoire pèse lourdement sur les événements contemporains. Il est donc très utile de connaître la courbe de ce que fut l'Eglise d'Afrique : "cinq cents ans de pénible croissance, cinq cents ans de lente agonie, telle est la trajectoire", écrit le P. Corbon qui résume ainsi ce millénaire :

"Aux environs de 160, naît à Carthage. R. Septimius Florens Tertullianus, le premier en âge et le second en envergure des pères de l'Eglise maghrébine. En 647, la deuxième grande razzia musulmane submerge les troupes du patrice Grégoire à Sbeitia (Tunisie). Le 22 janvier 1160, Abd al-Mu'min s'empare d'al Mahdiya : les guerriers almohades ont liquidé les derniers débris de l'Eglise au Maghreb. " (p. 2-3).

CONCLUSIONS

Si l'on voulait résumer le jeu des diverses causes qui ont amené la disparition de l'Eglise du Maghreb, on obtiendrait à peu près ceci :

A. - AVANT LA CONQUETE MUSULMANE

1. Ici et là, à maintes reprises, le fond humain, préchrétien, du Maghreb, nous est apparu fortement marqué par l'individualisme. La bivalence de ce trait est constante dans l'histoire, humaine et religieuse, du Maghreb : il joue tantôt pour la ferveur, l'absolu, la passion, tantôt pour le séparatisme, le non-conformisme, l'inefficacité.

2. Dans le prolongement de ce trait, il ne semble pas non plus que le groupe social ait été suffisamment fixé et homogène à l'arrivée du christianisme : les colons n'étaient pas encore assimilés, et les autochtones s'ils venaient à se "fixer" géographiquement, ne l'étaient pas encore socialement. L'évangélisation prenait là un handicap dès le départ. Dans des conditions normales de paix et de stabilité, la fixation et l'homogénéité auraient peu à peu joué en faveur de l'évangélisation mais on sait que ces conditions ont périodiquement fait défaut. L'afflux continu des nomades d'une part, les troubles sociaux, d'autre part, témoignent sans cesse jusqu'au VII^e siècle de cette instabilité foncière. S'il est vrai que la réalité "organique" de l'Eglise dans un pays est bien plus que la somme de conversions individuelles, on comprend que cette "désorganisation" psychologique, économique et ethnique, ait retardé gravement l'implantation de l'Eglise au Maghreb.

3. On insiste beaucoup d'ordinaire sur le fait que le christianisme a été importé au Maghreb comme un phénomène étranger. C'est vrai mais c'est le sort de tous les pays du monde, hormis la Palestine. La question est de savoir si le christianisme va conserver ce visage étranger ou au contraire se naturaliser, s'adapter.

Autrement dit, le drame de l'Eglise maghrébine, n'a pas été que l'évangélisation fut coextensive à la romanisation, mais que la romanisation soit restée si superficielle. Et par là nous n'entendons pas regretter que les Berbères n'aient pas été davantage latinisés, mais seulement que la coexistence des deux blocs n'ait pas abouti à une symbiose originale. L'évolution vitale normale aurait amené le cercle romanisé à se dissoudre dans une "interpénétration culturelle" dont les autres rivages de l'Empire nous offrent l'exemple. Or nous avons vu que diverses causes dont l'ampleur dépassait le dynamisme rayonnant des chrétiens, ont constamment brisé cette évolution sociologique qui sous-tend l'évangélisation : impératifs de folle politique impériale, pression des nomades, aliénation du prolétariat agricole, guerre civile.

En conséquence, l'évangélisation des campagnes et de la montagne s'est trouvée périodiquement rejetée. Elle n'a pas non plus été renouvelée au rythme des révolutions sociales, en fonction des données nouvelles.

4. Devenue après la paix constantinienne une façade de conservatisme, l'Eglise s'est trouvée en décalage avec les nouvelles conditions économiques : religion des tenants d'une organisation périmée, elle a été balayée avec le régime (sens de la persécution vandale, méfiance des Berbères lors de la reconquista byzantine).

5. Autre aspect, du même avortement : la langue liturgique des fidèles n'a été la langue du cœur que pour une minorité d'étrangers ou d'autochtones lettrés. Encore est-il que cet indice n'est valable qu'ajouté à d'autres car les Barbares de Gaule ont connu le même régime, et pourtant un peu d'Evangile a réussi à passer.

6. Rappelons que le climat politique, après le printemps prometteur du second siècle, n'a jamais permis l'éclosion d'une vie ecclésiale stable pendant une période suffisante : invasion, donatisme, vandales, invasions, insurrections berbères, chaque siècle a vu ses convulsions, et des convulsions d'une exceptionnelle acuité.

7. Devant les bouleversements ethniques qui ont, périodiquement renouvelé le pays (surtout aux III^e siècle et Ve-VI^e siècles) on est tenté de se poser la question : n'est-ce pas l'effet d'un télescopage historique que de parler tout uniment du Maghreb ? Au niveau de la population de base, n'y a-t-il pas eu, au fond, au moins trois Maghreb successifs entre le II^e siècle et le VII^e siècle, celui de Tertullien, celui d'Augustin, celui de Bélisaire ? A la surface, bien sûr, la plupart des documents semblent témoigner une continuité, celle de la présence romaine (latine ou byzantine) et c'est à ce niveau-là que se situe notre interrogation habituelle sur le devenir de l'Eglise. En réalité, si nous abandonnons la ligne artificielle de ce demi-millénaire nous devons peut-être reconnaître trois lignes sans continuité profonde ou mieux, trois départs offerts à l'Eglise dans ce pays, celui du II^e siècle, celui du IV^e siècle, celui du VI^e siècle. Le seul lien entre eux reste, bien sûr, cette minorité romaine ou

berbère romanisée, mais dont la mission se repose à chaque étape en termes neufs. Ainsi, plus que l'Eglise d'Afrique du Nord, c'est de divers Maghrebs qu'il faudrait parler, divers Maghrebs où un petit noyau chrétien a eu à s'insérer de façon discontinue. On objectera que c'est là le sort de tous les pays chrétiens qui, depuis dix-huit siècles, ont changé maintes fois de visages. Mais le propre du Maghreb est, semble-t-il, d'avoir expérimenté en si peu de temps ces bouleversements de fond alors que la chrétienté y était si fragile encore. Il lui a manqué ce qui a fait la force des autres terres chrétiennes d'alors : une continuité sociologique. Pour compenser ces assises toujours remises en chantier, il aurait fallu de nouveaux matériaux et de nouveaux ouvriers, ou, de toute façon, une vigueur spirituelle capable de faire front ; l'isolement spirituel de l' "île Maghrébine" n'a pas permis une telle relève.

8. Les Berbères superficiellement christianisés n'ont fait l'expérience du nationalisme que dans sa fonction défensive et agressive. Romanisés, "vandalisés", byzantinisés, ils n'ont jamais été eux-mêmes par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Chaque fois qu'ils auraient pu le devenir, une nouvelle oppression les a empêchés d'accéder à la fonction unitive et féconde du nationalisme. Et sous cet angle-là encore l'Eglise a manqué sa chance comme si la solidité de l'Eglise dans son incarnation, semblait avoir besoin de la pureté autonome du groupe humain pour pénétrer les cœurs.

9. Si l'on aborde ce phénomène de non-croissance par le niveau géographique on s'aperçoit que les chrétiens du Maghreb n'avaient pas d'arrière-pays, autre que leurs propres campagnes et montagnes, à évangéliser. Peut-être vérifierait-on là une constante de la vie du Corps du Christ : tout se passe comme si la vitalité chrétienne ne pouvait atteindre les extrémités d'un territoire qu'en poussant au-delà son dynamisme d'expansion. Partout ailleurs, dans la chrétienté des sept premiers siècles, les églises méditerranéennes ont senti l'appel du continent : le Maghreb bordé par la mer, l'Océan et le désert, a sans doute beaucoup moins ressenti cette exigence, et ce fut pour son propre dommage, tant il est vrai qu'une Eglise ne peut progresser si elle reste en marge de l'extension missionnaire de l'Eglise.

10. Quantitativement, chaque crise a gravement atteint la chrétienté du Maghreb, surtout la crise donatiste et la saignée vandale. L'Eglise s'est trouvée prendre son "troisième départ" (celui du VI^e siècle au retour des Byzantins) avec un effectif réduit. Procope avance le chiffre de cinq millions de pertes entre 429 et 534 : même si l'on doit douter de sa précision arithmétique, on peut le prendre comme indice d'intensité. Mais il arrive un moment où le repliement sur lui-même du petit nombre de chrétiens risque de devenir un phénomène qualitatif.

11. Et, de fait, on retrouve dans le petit troupeau de la reconquista les défauts des siècles passés : le corps de l'Eglise est dégradé en caste sociale (les propriétaires, les lieutenants de l'occupant) ; les chrétiens se déchirent entre eux, et les rivalités personnelles, loi commune de tout groupe social, atteignent à cette échelle réduite le maximum de petitesse et de stérilité.

12. On n'insistera sans doute pas assez sur l'isolement culturel et spirituel de l'Eglise du Maghreb, relativement aux autres parties du monde chrétien d'alors. A cela est venu s'ajouter la sécession politique (sous les Vandales). D'ailleurs, si l'on excepte le donatisme, phénomène plus social que religieux (le pélagianisme a peu touché l'Eglise du pays, même si Augustin a été son adversaire principal) le Maghreb s'est toujours maintenu dans l'orthodoxie : il y a sans doute là plus qu'une pente naturelle, il pourrait y avoir une absence de fécondation par les grands courants de pensée du monde chrétien. Dans les querelles de la seconde moitié du VI^e siècle, l'Afrique tient encore pour l'orthodoxie, plus par désintéressement que par originalité de pensée. Une telle absence d'hérésies est inquiétante. Pourquoi une certaine orthodoxie primaire est-elle si souvent un phénomène insulaire ?

13. Enfin, dernier signe de sous-alimentation, le Monachisme. Celui-ci avait pris spontanément dans la chrétienté le relais des martyrs. Or le Maghreb n'a connu que trois décades, et à échelle réduite d'un essai de vie "canonique" augustinienne : l'esprit du grand docteur devait porter ses fruits ailleurs. L'Eglise, là encore, n'était pas implantée dans sa fonction contemplative, tout comme plus haut, dans sa fonction missionnaire. Comment s'étonner alors de son dépérissement ?

B. APRES La CONQUETE MUSULMANE

1. La structure sociale des minorités chrétiennes est disloquée brutalement à deux reprises : au VII^e-VIII^e siècles, lors de la première occupation, et au XI^e siècle lors de l'invasion hilalienne. A chaque fois, un mouvement de concentration s'en suit : vers les oasis du sud, dans les villes du centre,

puis dans les villes de la côte, enfin dans l'émigration. De toute manière, cela marque un abandon : en fait, les chrétiens se détachent de l'économie du pays.

2. On a vu combien l'Islam du Maghreb a été "périphérique", non au sens de moindre ferveur, mais au sens de lieu d'aboutissement de tendances "extrémistes"; kharidjisme, ferveur idrisside, prédication chi'ite, triomphe du malékisme, invasion hilalienne, planification almohade, que de coups durs, en si peu de temps, pour une Eglise si faible !

3. Le même isolement qui affecta le christianisme atteignit à sa manière l'Islam maghrébin. Outre les toxines à l'état pur qu'il reçut de l'Orient, son détachement du centre arabe de l'Islam le priva de cette tolérance relativiste dont bénéficièrent le plus souvent les chrétiens d'Orient.

4. Isolés à leur tour furent les chrétiens, encore plus privés de l'interaction des échanges chrétiens qu'avant le VIIe siècle.

5. Contrairement à l'Espagne ou à l'Asie mineure, "le Maghreb n'avait pas à ses portes l'espoir d'une reconquista.

6. Enfin, la longue vacance du siège d'Alexandrie jusqu'en plein XIIIe siècle tarit une succession pour l'épiscopat du Maghreb : elle aurait pu être prise modestement, sous les Hafside. Mais, après 1216, il est trop tard.

7. En définitive l'énumération de ces diverses causes est banale : chacune d'elles a joué à un moment ou à un autre, partout ailleurs dans le monde chrétien. Ce qui n'est plus banal, c'est leur accumulation catastrophique. Du moins la comparaison entre les deux grandes séries, - celle d'avant le VIIe siècle, celle d'après, - peut-elle convaincre que le vrai problème n'est pas de perdurer sous un régime musulman mais, plus profondément, d'être une Eglise chrétienne.

Vers la fin du XIIe siècle, Raymond Lulle, le troubadour du Seigneur, se présente à Bougie : c'est un monde neuf qu'il aborde. En 1311, il fait paraître la "Dispute entre Raymond, le songe creux, et un clerc d'Eglise, clerc vivant bien et fainéantisant pendant que la propagation de la foi périlite". A 80 ans, ne trouvant personne pour sa "croisade d'amour et de martyre" qui devait remplacer l'ancienne croisade guerrière, il repart une dernière fois pour le Maghreb, prêche, est lapidé, et meurt sur un bateau au large de Majorque.

J. Corbon P. B.



S.M.A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C.C.P. : 15 263 74
--